

HOLLEVILLE (MARGUERITE-CAROLINE). Quoique la vraie philosophie repousse toute idée de puissance occulte, arbitre de la destinée des hommes, nul ne peut se défendre cependant d'une pénible surprise en voyant, sans cause manifeste et déterminée, des familles moissonnées pour ainsi dire par la faux de l'infortune. Quelle offense grave envers la Providence a pu attirer sur la famille Holleville les coups du sort qui l'a fait disparaître de la société? Un citoyen res-

pectable se voit dépouillé par l'invasion étrangère de la fortune qui mettait ses vieux jours en garde contre le besoin, et meurt de chagrin ; une épouse vertueuse va finir ses jours dans l'asile du malheur, et lègue sa dépouille mortelle à la commisération publique ; un fils qui déjà honorait la république des beaux-arts, finit sa carrière à l'âge où elle commençait ; enfin une fille, par piété filiale, sacrifie son avenir et meurt à la veille de recueillir le fruit de ses travaux. Telle fut la destinée fatale de cette famille intéressante qui a totalement fini en la personne de Marguerite-Caroline, morte en 1830.

Née en 1789, mademoiselle Holleville fut élevée avec son frère Antoine, peintre et sculpteur, élève de David et de Moitte. Dès l'âge de neuf ans, elle fit ses premiers cours d'anatomie sous la direction du docteur Sue, professeur d'anatomie appliquée aux beaux-arts, et à quatorze elle enseigna le dessin. Douée de beaucoup d'esprit naturel et de pénétration, c'était trop peu pour mademoiselle Holleville, dont l'activité semblait satisfaire à une multitude d'exercices et d'études différentes. Elle quitta le dessin pour cultiver la musique, et devint l'une des élèves les plus distinguées de M. Galin, compositeur de musique et inventeur du Méloplaste. Quelle qu'eût été la spécialité choisie par mademoiselle Holleville, des succès éclatans lui étaient assurés. Ayant eu en partage un cœur excellent, une ame expansive et tendre, la piété filiale l'emporta sur les considérations d'intérêt, elle abandonna les études de son choix pour donner ses soins aux auteurs de ses jours, et elle alla les rejoindre à Montereau. L'invasion étrangère mit bientôt un terme au bonheur de cette respectable famille, et en 1814

le pillage et les violences soldatesques lui enlevèrent sa petite fortune et en précipitèrent le chef au tombeau.

Revenue à Paris, mademoiselle Holleville reprit ses études anatomiques aux frais du gouvernement, suivit les cours d'accouchemens à la Maternité, se fit recevoir sage-femme en 1815, et exerça ensuite cette profession. Possédant une instruction solide et variée, ayant cultivé la littérature, mademoiselle Holleville réunissait tous les moyens de succès; malheureusement des circonstances de fortune et une mort prématurée l'empêchèrent de les réaliser. Elle fut attachée à la rédaction de plusieurs ouvrages périodiques, et membre de l'Athénée des Arts.

Mademoiselle Holleville était bien au-dessus des esprits vulgaires; c'est peut-être en raison de cette supériorité que dans le monde elle ne fut pas toujours appréciée à sa juste valeur. Moins de vicissitudes, plus de satisfaction lui eussent permis de tirer les plus grands avantages d'un esprit élevé, d'une imagination vive et d'un savoir prodigieux. Ayant eu en partage un cœur généreux, funeste apanage trop souvent, il ne lui fut jamais possible de considérer froidement le malheur d'autrui, ni de résister au besoin de secourir l'infortune et de se dépouiller pour son prochain. Une vive sensibilité, mise en jeu principalement par les actes d'injustice, ne lui permettait point d'en contempler froidement les victimes, ni de contenir son indignation qu'elle laissait éclater trop souvent, sans ménagemens même pour ce qu'on appelle les convenances. Ce sont ces paroxismes d'exaltation qui firent prendre à quelques personnes du monde le change sur les grandes qualités de cette femme. Susceptible d'inspirations qu'on

pourrait dire sublimes, dans le recueillement et le silence du cabinet, mademoiselle Holleville a traité divers sujets, mais tous tendant à mettre en parallèle les qualités avec les vices du cœur humain. Ces travaux qui ont disparu sont une perte réelle pour la philosophie, et d'autant mieux sentie encore qu'un fragment qui a échappé à l'incurie ou à la rapacité nous révèle dans cette femme une profondeur d'idées et une élévation de principes qui ne sont point encore de notre époque.